

DOMINIC GAGNÉ

Une image un peu floue

On ferme la lumière, d'un geste lent, sans empressement, comme on ferme les yeux pour épouser les formes du rêve. Il ne faut surtout pas brusquer l'ordre des choses – on le sait trop bien –, ce passage du blanc au noir, du connu à l'inconnu. Par ce geste, ce simple mouvement du doigt sur l'interrupteur, on ne cherche pas la noirceur ni le réconfort qu'elle suscite.

Ni le doute : on y habite déjà.

Non, on tente plutôt d'apercevoir, presque imperceptible, ce qui se trame dans la chambre avant l'arrivée de la pénombre et la disparition des couleurs. On veut entrevoir, désespérément, les images imprégnées à la mémoire de la pièce, ces ombres qui tardent à s'effacer et qui apparaissent parfois, si on s'y attarde, dans cet intervalle entre le jour et la nuit, lors de ce *moment fragile*, comme dirait Brault, où le paysage dévoile ses secrets.

On répète ce mouvement plusieurs fois par jour : l'index se déplaçant vers le bas, la clarté s'éloignant et, du même coup, la réalité.

On est persuadé que chaque objet conserve les souvenirs. Le lit se rappelle chaque courbe, chaque détail de la femme qui s'y est glissée un soir où la solitude devenait étouffante. Les murs se souviennent

d'un parfum d'ambre, les draps évoquent la douceur d'une peau et le mystère d'exister.

On désire le passé, tout ce qui s'y rattache. On voudrait revoir cette femme qui, en une seule nuit, a tout bouleversé.

On ferme la lumière pour une énième fois. Mais juste avant le déploiement de l'obscurité, une image un peu floue, celle d'une femme, belle et fragile, prend naissance sur le lit défait.

Satisfait, on retourne se coucher.

On se sent jeune, on se sent beau, on se sent amoureux à nouveau de la vieille dame assoupie à nos côtés.